

Robertson. Il ne dissimule pas non plus l'espoir qu'il caressait d'être promu sous-secrétaire après la mort de O. D. Skelton en 1941, ni sa déception lorsque Norman Robertson fut nommé à ce poste. Il mentionne souvent l'étroite amitié qui le liait à Hume Wrong, auquel il reconnaît même la «supériorité intellectuelle». Mais il s'empresse d'ajouter que Wrong était moins apte à «s'entendre avec les autres», ajoutant ensuite qu'il existait des «problèmes d'incompatibilité» entre Leighton McCarthy, alors ministre à Washington, et Hume Wrong, son adjoint.

Cette sincérité à cœur ouvert est d'ailleurs un trait saillant du livre, et il ne s'en départit ni envers ses collègues, ni ses supérieurs, ni lui-même. Il vante hautement les services de M. Vincent Massey, haut commissaire à Londres, sans oublier de noter son manque d'aisance avec les hommes d'affaires canadiens ou la détérioration progressive de ses relations avec M. King.

Portrait de Mackenzie King

Son portrait de M. King est particulièrement intéressant. Quoique Pearson ait été connu et estimé de M. King au point où, en septembre 1947, ce dernier songeait déjà à lui comme successeur éventuel, l'auteur révèle que pour sa part il n'a jamais eu le sentiment de connaître M. King. Il avoue son irritation contre l'attitude de M. King qui enjoignait ses représentants à Londres ou à Washington de protester vigoureusement auprès du gouvernement de la Grande-Bretagne ou des États-Unis, mais qui affaiblissait la portée de leurs doléances par l'amitié douceuse des billets personnels qu'il échangeait ensuite avec les dirigeants de l'époque à Londres ou à Washington. Il note aussi jusqu'à quel point M. King était sensible à la flatterie. Et il relate, à son égard, un incident peu reluisant: après une nuit de bombardement intensif de Londres, en 1940, durant laquelle Westminster Hall avait été atteint, M. King envoyait un télégramme «secret et urgent» à son haut commissariat demandant qu'on lui expédie des pierres de l'édifice bombardé qui iraient s'ajouter à sa collection de ruines à Kingsmere. Le jugement récapitulatif de M. Pearson sur son ancien chef est glaçant. De service à Ottawa peu après le bombardement de Londres, et parlant des efforts qu'il avait déployés pour comprendre les artifices et les apparentes hésitations du Premier ministre, l'auteur poursuit: «Cette compréhension n'était pas facilitée par certains traits de caractère énigmatiques et contradictoires, composés à la fois de bienveillance et de calculs

égoïstes, de bonté et d'inflexibilité, de perspicacité politique et de mesquinerie personnelle, et que tant de ceux qui ont travaillé pour lui trouvèrent déconcertants».

M. Pearson est également sincère envers lui-même. Son autobiographie commence par une description, très soignée et charmante, de ses parents qui, selon lui, étaient religieux, bons travailleurs et très heureux. Mais il ne dissimule pas qu'ils s'intéressaient peu aux activités intellectuelles ou artistiques, et qu'il avait lu Henty bien plus que Shakespeare au cours de son adolescence. Il ne cache pas non plus le fait que, jusqu'à son inscription à l'université et même quelque temps après, son idée du monde gravitait autour de l'Empire britannique et qu'il ignorait tout du nationalisme canadien. Son éducation en matière de nationalisme et d'internationalisme, qu'il envisage comme l'avvers et l'envers de la même médaille (dit-il plus loin), a commencé pendant la Première Guerre et s'est ensuite développée à une allure croissante au Collège Victoria de Toronto, puis à Oxford, à l'Université de Toronto où il fut professeur d'histoire, à Ottawa et aux conférences internationales de Londres et de Washington. Mais il ne prétend pas que son esprit de discernement était infaillible. Parcourant son chapitre «A la dérive vers la guerre», on est désagréablement surpris de lire que les nuages obscurcissant l'horizon au début de 1937 ne lui «semblaient pas particulièrement menaçants» et que même alors il «n'était pas pleinement conscient des conséquences inquiétantes de la politique nazie». A la réflexion, on est peut-être encore plus étonné de constater que l'auteur ne fait aucune mention dans ce chapitre de la guerre civile d'Espagne, qui a révélé sous un jour saisissant les ambitions politiques des dictateurs. Mais de telles lacunes sont rares. La suite offre d'amples compensations, notamment la perspicacité dont il a fait preuve en envisageant les conséquences qu'entraînerait l'absence de contrôle du développement de l'énergie atomique. Son rapport sur la discussion de ce problème, qui eut lieu à Washington en novembre 1945 à bord du yacht *Sequoia* entre MM. Truman, Attlee et King (étrange triumvirat), est l'un des points saillants du livre.

La correspondance Pearson-Skelton

A ce dernier égard, M. Pearson s'appuie surtout sur un mémoire rédigé par les fonctionnaires canadiens en prévision d'entretiens entre les chefs d'État. Ailleurs, il se fie principalement aux passages de son journal. La plupart des historiens doivent